

— Quand en est mère de famille, voyez-vous, ma p'tite, on sait compatir aux chagrins des autres. Mais j'ai assez compté comme ça, faut sécher vos pleurs qui m'agaçent les nerfs.

— Oui, Madame, oui, je veux vous épargner le spectacle de ma douleur. Tenez, je ne pleure plus ! Je ne veux plus pleurer !

Et contenant les sanglots qui lui montaient à la gorge, la malheureuse enfant essayait, du revers de ses mains, ses yeux remplis de larmes.

Puis, tournant son visage attristé vers la vieille femme :

— J'aurai du courage maintenant, madame, et de la force pour marcher ! Allons-nous bientôt partir !

Et s'animant à l'idée des efforts qu'elle se sentait capable de faire pour retrouver Henriette :

— Nous marcherons du matin au soir ; je vous suivrai dans tous les quartiers ! Et, chaque fois que nous changerons de rue j'appellerai ma sœur ! Vous voudrez bien, n'est-ce pas, que je l'appelle, et elle m'entendra. Je crierais de toutes mes forces : " Henriette ! C'est moi ! C'est ta sœur, c'est Louise ! Henriette ! mon Henriette ! réponds-moi !

Et comme la mégère gardait le silence :

— Est-ce que vous ne me permettez pas d'appeler ? s'informa-t-elle avec anxiété.

— Vous appellerez tant que vous voudrez ! grommela la Frochard, je ne vois pas de mal à ça !

Puis d'un ton caffard :

— Eh bien ! maintenant que vous v'là disposée à sortir, je vas vous mener dans quelques quartiers. Alors, faut vous habiller ! J'vas vous servir de femme de chambre.

— J'ai l'habitude de m'habiller toute seule, madame, et depuis que je suis aveugle, je reconnais très bien les objets au toucher.

— Hein ? pensa la Frochard, j'avais pas songé à ça !

Et, sans répondre, elle alla prendre dans la pièce du rez-de-chaussée les hardes qu'elle avait préparées la veille, pour remplacer les vêtements de la jeune fille.

— Voyons, ma p'tite, dit-elle mielleusement, je vas vous aider tout de même, pour que nous n'perdions pas de temps.

Mais au moment où elle allait passer la jupe, Louise tâta l'étoffe et avec surprise :

— Vous vous trompez, madame, fit-elle, ce n'est pas la ma robe !

— C'en est une que je vous prête, riposta la Frochard sans hésitation.

— Pourquoi ? Je suis encore en demi-deuil de ma bienfaitrice, madame !

— C'est qu'en vous tremoussant, hier soir, dans votre chagrin vous avez accroché vot' jupe à un banc de la place, et elle est déchirée, en loques ! Faudra une bonne journée pour la raccommoder. C'est à vous de voir, insinua la mégère, si vous préférez ne pas sortir de deux jours ?

— De deux jours ? s'exclama Louise.

— Faudra bien ça et encore en tirant ferme l'aiguille.

— Alors, madame, j'accepte de porter la robe que vous voulez bien me prêter.

D'un rapide mouvement la Frochard avait passé la jupe.

Et sans permettre à Louise de s'agrafer, elle l'attifa le plus promptement possible.

Puis, lui mettant aux pieds les bas rapiécés et les savates qu'elle avait, on se le rappelle, fendillées, elle lui dit, d'un ton décidé cette fois :

— Pour ce qu'est de vot' chaussure, faut pas y penser ; les semelles seraient usées en un rien de temps sur le pavé de Paris, vous ne pourriez plus me suivre. C'est pourquoi j'veux bien vous prêter des chaussures. C'est doux au pied comme des mules de duchessa. Vous m'en direz des nouvelles.

— Maintenant faut descendre, dit-elle, donnez-moi la main, je vas vous guider.

Louise prit la main qu'or lui tendait et suivit la Frochard.

Au moment où la jeune fille arrivait au bas de l'escalier un roulement sonore la fit sursauter.

— Faites pas attention, dit tout bas la Frochard, c'est mon chérubin qui sommeille. Il a travaillé toute la nuit, ce pauvre adoré.

— C'est votre fils, madame ! Celui qui m'a sauvée ?

— Non, pas celui-là, l'autre, le bel homme, un fier gars, allez. Et si vous pouviez le voir.

Elle s'interrompit.

Jacques avait entr'ouvert les yeux et jetait un vague regard autour de lui.

— Ah ! c'est la pensionnaire ! balbutia-t-il.

Et il se rendormit aussitôt.

— Pauvre chérubin, marmotta la Frochard, vous aurez le temps de faire connaissance avec lui. Il est gai comme pignon.

— Le temps ? murmura Louise. Mais vous n'espérez donc pas, madame...

— Quoi ! Que nous allons tomber tout de suite nez à nez avec vot' sœur ? C'est des hasards ! Ça peut se faire, mais Paris est grand. Enfin faudra de la patience, ma p'tite. On fera son possible.

— Attendez, ajouta-t-elle en plantant la jeune fille au milieu de la chambre. Avant de partir faut déjeuner légèrement.

Elle avait pris, dans le buffet, un morceau de pain qu'elle partagea en deux, donnant une croûte à Louise.

— Je n'ai pas faim, Madame ! dit l'aveugle en tournant le morceau de pain dans ses doigts...

— Prenez toujours, le grand air vous ouvrira l'appétit...

Et sans laisser à la jeune fille le temps de se reconnaître, elle l'entraîna dehors.

Louise poussa un soupir de soulagement en se sentant dans la rue.

Elle avait accepté le bras de sa compagne, et, pleine de reconnaissance elle lui dit : Vous êtes bonne, Madame, et je vous devrai le bonheur d'avoir retrouvé ma sœur.

— Faut bien s'entraider, dans ce monde.

Puis changeant de ton :

— Seulement, ma p'tite, faut presser le pas, nous allons trotter ferme.

La malheureuse aveugle activa sa marche afin de suivre sa compagne qui avait hâte de quitter au plutôt son quartier. Elle craignait que ses voisins eussent la curiosité de savoir qui était cette jeune fille qu'ils ne connaissaient pas...

Après un instant de silence, Louise se hasarda enfin à demander où l'on allait, et par quel quartier on commencerait les recherches.

— Pour ça, grommela la Frochard sèchement, je me permettra de faire comme je voudrai... Vous ne connaissez pas Paris, et puis... vous n'y voyez goutte ! Et, d'habitude, ricana-t-elle avec aigreur, c'est pas l'aveugle qui doit guider la caniche.

Louise baissa la tête, croyant à un reproche... Mais elle était bien trop anxieuse pour pouvoir se contenir longtemps...

Après avoir marché pendant quelques minutes...

— Madame, fit-elle, il me semble que le plus pressé serait de retourner à l'endroit où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, hier. Il est probable que si ma sœur me cherche, elle sera revenue à la station du coche ;... elle se sera informée au bureau des messageries..., et qui suit, peut-être même y sera-t-elle revenue quand nous y arriverons nous-mêmes.

Et, dans son impatience, voulant activer la marche :

— Je vous en prie, Madame, allons vite... au bureau du coche de Normandie... Quelque chose me dit que j'y retrouverai Henriette...

— Eh ! ben, eh ! ben, est-ce que nous n'y allons pas ? Mais c'est inutile de galoper comme des biches... Nous arriverons que le bureau ne sera pas encore ouvert...

Force fut à la jeune fille de dévorer son impatience.

Elle régla son pas sur celui de la Frochard qui, mentalement, ruminait :

— Plus souvent, ma p'tite, que j'aurais l'innocence de retourner sur le Pont-Neuf... Pardieu oui !... ce serait bien la